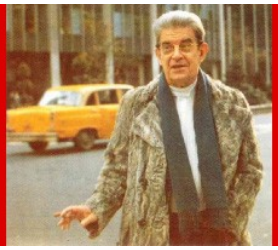
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° 710 – Mardi 30 mai 2017 – 22 h 44 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr

---

Sommaire

**Pétition contre
la réduction de Pasolini
à l'état d'« intellectuel organique »**

La seconda morte di un poeta
portrait de Pasolini par Paz Corona

PERPETUER LA NYMPHE
Jacques-Alain Miller

**Petition against
the reduction of Pasolini
to an "organic intellectual"**

PETITION CONTRE
LA REDUCTION DE PASOLINI
A L'ETAT D'« INTELLECTUEL ORGANIQUE »

L'auteur des *Ecrits corsaires* a traversé la culture italienne comme un boucanier. Jamais, il ne s'est placé sous un drapeau. Il a rassemblé ses interventions « scandalisées » à propos de l'actualité saisie ponctuellement sur le vif, analysant les fragments de vie qui se présentaient à ses yeux. Il a su voir, dans le referendum sur le divorce du 12 mai 1974, certes la défaite du Vatican, mais aussi celle du Parti communiste qui lui a paru quelque peu surpris par une victoire qu'il n'avait pas prévue. A ses yeux donc, les « deux Eglises » italiennes du moment ont alors perdu. Tandis que gagnaient le respect de la personne, le sentiment de liberté, la non-violence morale, soit la « totale, absolue et impérative absence de tout moralisme ».

L'auteur des *Lettres luthériennes* a réuni ses derniers écrits, précédant de peu sa mort, dans la lignée du grand hérétique d'Eisleben, celui qui, en Occident, a ouvert la voie au déclin des deux plus grandes autorités de son temps : le Pape et l'Empereur. L'hérétique, c'est l'homme qui choisit. S'adressant au destinataire idéal de ce recueil, Pasolini écrit dans ses premières pages : « De même que je t'ai choisi, tu m'as donc choisi […] Si tu n'es pas un miracle, tu es une exception, ça oui, c'est vrai […] Mais que pouvais-je trouver de mieux pour rendre mon texte au moins littéralement exceptionnel ? »

L'auteur de *Les Ragazzi* et d'*Une Vie violente*, le metteur en scène d'*Accattone*, a su décrire des couches d'humanité à la marge des classes sociales : des hommes, des femmes, des enfants qu'il avait réellement connus dans l'expérience de sa vie. La société italienne, prise dans le creuset de ce que Pasolini appelle la « mutation anthropologique », les oubliait ou du moins s'efforçait de ne pas les regarder parce qu'ils n'entraient pas dans les catégories sociologiques où le Pouvoir savait les reconnaître.

Nous demandons instamment que Pier Paolo Pasolini, l'intellectuel sûrement le plus libre de notre histoire récente, soit respecté pour ce qu'il a été et demeure dans ses écrits. A l'époque où, en Italie, les hommes politiques de qualités étaient définis par des « chevaux de race », Pasolini a été un « maverick », du nom donné dans l'Ouest à ces chevaux sauvages qui ne portaient la marque d'aucun propriétaire. Nous refusons que Pasolini soit profané ou réduit à être « l'intellectuel organique ». Nous refusons qu'une quelconque Eglise politique se l'approprie en lui apposant le label d'un parti, comme on tente de faire actuellement lorsqu'on baptise de son nom l'Ecole de formation politique du Parti Démocrate. — *Trad. Francesca Biagi-Chai*

Rédaction : **MARCO FOCCHI**
Le texte de cette pétition est placé sur le site Change.org sous le nom : PETIZIONE PASOLINI. Les signatures y sont recueillies. Ici.

BERNARD-HENRI LEVY JACQUES-ALAIN MILLER PHILIPPE SOLLERS
ALEXANDRE ADLER AURE ATIKA HERVE CASTANET
ALAIN GROSRICHARD GERARD MILLER JEAN-CLAUDE MILNER
YANN MOIX ANNA MOUGLALIS FRANÇOIS REGNAULT

GROUPE PROMOTEUR

Christiane Alberti (Toulouse), *présidente de l'Ecole de la Cause freudienne*

Miquel Bassols (Barcelone) *président de l'Association mondiale de Psychanalyse*

Enric Berenguer (Barcelone), *président de l'Escuela lacaniana de Psychonalysis*

Paola Bolgiani (Turin), *présidente de la Scuola lacaniana de Psicoanalisi*

Guy Briole (Paris et Barcelone)

Raquel Cors Ulloa (Santiago du Chile), *Secrétaire de la Nueva Escuela lacaniana*

Domenico Cosenza (Milan)

Antonio Di Ciaccia (Rome)

Paola Francesconi (Bologne)

Lilia Mahjoub (Paris), *présidente de la New Lacanian School*

Rosa-Elena Manzetti (Turin)

Jean-Daniel Matet (Paris), *président de l'EuroFédération de psychanalyse*

Maurizio Mazzotti (Bologne)

Celine Menghi (Rome)

Oscar Ventura (Alicante)

S'associent au Groupe promoteur en tant qu'éditeurs :

Josefina Ayerza, *directrice de la revue Lacanian Ink, New York*

Francesca Biagi-Chai, *traductrice de la pétition, auteur*

Maria de França, *rédactrice en chef de La Règle du jeu, Paris*

Carole Dewambrechies-La Sagna, *présidente des éditions Le Champ freudien, Paris*

Alejandra Glaze, *directrice de Gramma, Buenos Aires*

Claudia Gonzalez, *directrice de la revue Freudiana, Barcelone, auteur d'une thèse sur Pasolini*

Angelina Harari, *rédactrice en chef de la revue Opçao lacaniana, Sao Paulo*

Anaëlle Lebovits-Quenehen, *directrice de la revue Le Diable probablement, Paris*

Eve Miller-Rose, *directrice de Navarin éditeur, Paris*

Vicente Palomera, *directeur de collection chez Gredos, Barcelone*

Daniel Roy, *rédacteur en chef de Lacan Quotidien, Paris*

Silvia Tendlarz, *directrice des éditions Diva, Buenos Aires*

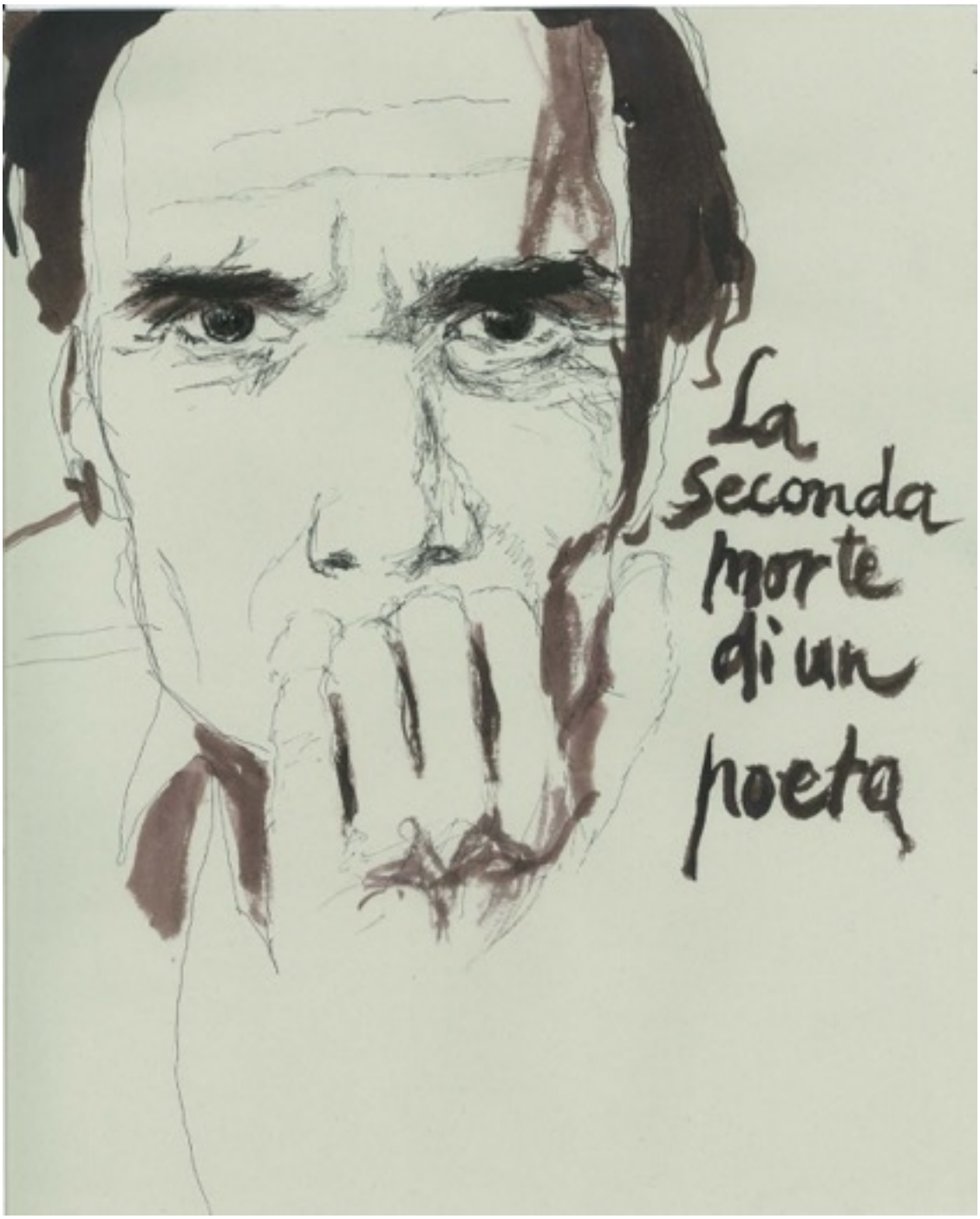
la movida ZADIG

ZERO ABJECTION DEMOCRATIC INTERNATIONAL GROUP

1, avenue de l'Observatoire 75006 Paris France

jam@lacanian.net

*****



La seconda morte di un poeta

Paz Corona a réalisé hier, lundi 29 mai 2017, ce portrait de Pasolini à l'appui de la pétition internationale lancée par la Scuola lacaniana de Psicoanalisi

avec le soutien de la movida Zadig

*****

Jacques-Alain Miller

PERPETUER LA NYMPHE

Paris, le 30 mai 2017

L'outrecuidance coupe le souffle. Le Parti démocrate italien (PD) n'a pas hésité à baptiser *Scuola Pier Paulo Pasolini* sa nouvelle Ecole de formation, ouverte jeudi dernier à Milan. Ce que s'approprie sans vergogne ce parti politique, c'est le nom d'un écrivain et artiste indépendant, rebelle, rétif à tous les embrigadements, et qui n'a pas hésité à la fin de son parcours trop tôt interrompu à se placer sous l'égide de l'hérésie.

J'ai été témoin samedi à Turin de l'émotion du milieu lacanien, 450 personnes réunies pour le Congrès de la *Scuola lacaniana di Psicoanalisi* (SLP). Ma proposition d'une pétition internationale rédigée par Marco Focchi a été approuvée par acclamation.

Il n'y a chez nous aucune hostilité de principe à l'endroit du parti démocrate. Entre Grillo et la droite, nombre de mes amis italiens, Focchi lui-même, m'ont dit choisir Matteo Renzi. Il y a seulement que la « République des Lettres » aspire à renaître, qu'elle remue dans la matrice et entend se faire respecter en la personne de l'un des siens, le plus bel exemplaire que l'Europe ait connu depuis longtemps du « poète maudit » ou plutôt de l'artiste hérétique (1).

Avec la pétition Pasolini la République des Lettres du XXI^e^ siècle manifeste sa volonté naissante et d'abord sa volonté de naître. Je suis persuadé en effet qu'une telle République existe virtuellement, et qu'il n'est que de l'actualiser. République de dimension mondiale, indépendante des pouvoirs politico-médiatiques et capable à l'occasion de leur faire honte. Le moment est idéal (2) pour tester cette hypothèse.

En France, que je sache, nulle République des Lettres, une poussière de Principautés. Leur rivalité ne les conduit pas à polémiquer, ce qui mettrait de la gaité dans l'air : elles s'ignorent, elles se snobent. L'Armure princière ne dialogue pas. Elle répond aux médias quand ceux-ci daignent s'intéresser à elle. Car les médias ont remplacé la République des Lettres par une Dictature *sur* les Lettres.

Néanmoins, les Principautés font objectivement partie, qu'elles le sachent ou pas, du même système (« champ culturel » de Bourdieu) et certaines convergent parfois avec d'autres pour la défense ou la promotion de certaines causes. Alliances de circonstances, toujours révisables. Nous allons voir ce qu'il en est à propos de Pasolini. Qui est libre par rapport aux partis politiques ? Qui ne l'est pas ? Qui s'éclaire à sa « lumière intérieure » ? Qui commence par l'éteindre ?

Cela dit, la scène nationale apparaît bien étriquée quand la technologie de la communication nous rend le lointain toujours plus accessible, sinon plus proche. Car la proximité des cœurs est une autre affaire. Toujours est-il qu'une dynamique est en cours qui ne s'arrêtera pas, et qui tend à la mondialisation des échanges intellectuels.

Je travaille pour que la France soit son creuset. Car sans la France, sans les écrivains, les artistes, les universitaires, les psychanalystes français, la nouvelle République ne prendra pas forme. C'est un fait, c'est ainsi.

Cette ambition est conforme à notre génie national. Voir notamment, de Marc Fumaroli, *Quand l'Europe parlait français*, Ed. de Fallois, 2001, et son livre récent chez Gallimard, *La République des Lettres*, 2015 (3).

Les racines de la *Respublica litteraria* plongent dans l'Antiquité gréco-romaine ; l'ère d'Erasme n'a rien perdu de son éclat ; et le prestige des littéraires est encore rehaussé par les travaux des meilleurs humanistes à chaque époque. On en oublie les petites Républiques qu'au début du Grand Siècle formaient partout en Europe ceux que remuait un désir inédit appelé à remanier le monde : le désir scientifique.

Ces sociétés furent à l'origine des Académies des sciences : je pense à l'*Academia Parisiensis* du père Mersenne, dont la correspondance n'est pas moins prodigieuse que celle de Nicolas Peiresc ; à Robert Boyle, *qui genuit* la *Royal Society* à partir de son *Invisible College* ; et d'abord à l'italienne *Accademia dei Lincei*, la plus ancienne des académies scientifiques européennes (4).

Le discours de la science prenant son essor s'apprêtait à essorer (pardon !) le malheureux Etat libre des lettrés, son usage inédit de la lettre surclassant l'antique. Le nouveau discours réussira en effet à séduire un maître que jadis vampaient les rhéteurs, poètes et littérateurs d'un « âge de l'éloquence » déjà régnant dans l'Athènes de Périclès. Tout humaniste en porte encore le deuil. Alors commença la science sans conscience et la ruine de l'âme qu'évoque Rabelais. Il fallait ça pour que Freud vienne, découvre l'inconscient et invente la psychanalyse.

Ce qui a ruiné la République des Lettres de nos pères, basée sur le savoir textuel, c'est le discours de la science. C'est pourquoi la nôtre de République devra inclure, sinon les Sciences, du moins l'épistémologie, l'histoire des sciences et l'analyse de la structure de leur discours, avec ses impasses constitutives (tout discours a ses impasses).

Il n'est que de lire les écrits où les scientifiques confessent leur sentiment de la vie, leurs affres devant l'immensité des pouvoirs dont ils sont le vecteur souvent acéphale pour être saisi par l'opacité que leur oppose leur désir de savant, par l'angoisse que cette opacité suscite, par les divertissements pascaliens qu'ils multiplient pour leurrer cette angoisse. Les mathématiques ne font pas exception. Du magnifique naufrage de Grothendieck englouti dans les milliers de pages de ses « gribouillis » au *gay sçavoir* où Cédric Villani retrouve le sens de ce qu'il invente hors sens, tout un champ se déploie devant nous qui attend ses interprètes.

Et on aperçoit en un éclair pourquoi ce n'est que du discours de l'analyste que pouvait surgir la notion d'une nouvelle République des Lettres incluant le discours de la science. Cela tient à ce qu'est l'instance de la lettre dans la psychanalyse, et qui n'est ni la lettre des lettrés ni la lettre de ceux qui chiffrent : elle permet de les penser ensemble.

On comprend aussi par là pourquoi l'*Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne 1450-1950* dirigée par Marc Fumaroli (PUF, 1999) devait s'abstenir de mentionner l'écrit de Lacan, « L'instance de la lettre, ou la raison depuis Freud », alors que l'importance historique de ce texte était avérée, qui lança dans le monde entier l'usage du couple « métaphore et

métonymie » de Jakobson. Ne fût-ce qu'au titre ravalé de phénomène de mode, de société, il avait sa place marquée dans le dernier chapitre, « La réhabilitation de la rhétorique au XX^e^ siècle », confié à l'acribie d'Antoine Compagnon. Pour que le prince des érudits de notre temps et son héritier au Collège de France se soient dispensés en l'honneur de Lacan de cette exigence d'exhaustivité qui fait l'honneur du discours universitaire, il faut supposer des motifs bien puissants. Je les crois de structure, car je ne vois chez nos deux érudits aucune animosité envers la personne des analystes.

Je n'en veux pour preuve que la confidence charmante que me fit spontanément Marc Fumaroli la seule fois où j'eus l'avantage de parler au Maître dans une rencontre de hasard. Oui, j'étais là, me dit-il, au séminaire de Lacan, en janvier 1964, quand vous l'avez interpellé un peu vivement à la surprise générale. Le jeune Marc furtif chez Lacan ? Qui l'eût dit ?

Cependant, aux dires de Di Ciaccia, le jeune Angelo, depuis cardinal Scola et patriarche de Venise puis Milan, était un peu dans le même cas : il visita Lacan rue de Lille. Qui l'eût cru ?

Enfin, il faut jeter les dés. Je ne vais pas conclure sur une pirouette. Je veux ma République des Lettres. Pourquoi attendre ? Les générations d'analystes qui m'entourent, en Europe, en Amérique latine, sont tellement plus brillantes et cultivées, que les quelques malheureux qui souffraient sous Lacan toujours plus méprisant et rageur.

On me dira que l'ambition est belle, mais est-ce « jouable » ? Je réponds que oui. Le monde latin, en Europe comme en Amérique, attend toujours quelque chose des Français, et en tous les cas autre chose que nos gémissements sur la dureté des temps, notre nostalgie d'on ne sait quel âge d'or et nos querelles de boutique. Ils attendent notre résurrection et celle des Lumières au XXI^e^ siècle. Que ledit monde latin admette encore notre *leadership* (*sic*) en la matière : quelle chance ! Et les meilleurs des universitaires érudits de langue anglaise sont nécessairement enracinés dans les savoirs de la vieille Europe.

La République des Lettres ! Cette nymphe, je la veux perpétuer. Il faut que je lui fasse tout de suite un enfant. Ce seront des Conversations

(encore Fumaroli !). Je dis : *les Conversations du Jardin du Luxembourg*. Elles se tiendront au 1, avenue de l'Observatoire, autour d'une lourde table carrée en bois massif, dans une pièce jouant les rotondes. Pour que tout soit parfait, dans l'idéal, la première de ces Conversations, ce serait quelques heures avec vous, cher Marc Fumaroli.

Sollers viendrait sûrement. Antoine Compagnon, avec qui je m'entendais si bien jadis, autour de Barthes, à Cerisy, serait là. Blandine Kriegel m'a déjà assuré cet après-midi que le projet l'enchante. On me dit que vous ne manquez aucun *Corneille* de Brigitte Jaques. Brigitte serait là avec son mari Gérard et son ami, le mien aussi, François, Regnault de son nom. On inviterait un ou deux ou trois historiens des sciences, des chercheurs du Collège, des jeunes psychanalystes, et pour le liant, j'ai une romancière souriante qui débute, aussi actrice confirmée, ma voisine, Aure Atika. Réécrit, cela donnerait un petit livre charmant et plein de choses, très français, qui ferait des émules autour du monde.

Comme dirait Marlon Brando, est-ce une offre que vous pouvez refuser, cher Marc Fumaroli ?

Avec mes sentiments respectueux et en témoignage d'admiration,

JAM

Notes

1) Voir ma conférence donnée samedi à Turin, *Eloge des hérétiques* (à paraître).
2) Cf. par exemple l'adage d'Erasme, « *Nosce tempus* ».
3) Sur la République des Lettres : de M. Fumaroli, sa conférence de 1992 sur Nicolas Peiresc ; l'ouvrage qu'il a dirigé en 2005 aux éditions Alain Baudry sur *Les premiers siècles de la République des Lettres* ; la collection qu'il dirige avec Antoine Compagnon aux mêmes éditions, consacrée à la correspondance de Peiresc ; sa chaude polémique avec Jean-Pierre Cavaillé. Cf. également les ouvrages de Françoise Waquet, *Le modèle français et l'Italie savante. Conscience de soi et perception de l'autre dans la République des Lettres, 1660-1750*, Rome, Ecole française de Rome, 1989 ; et l'utile compendium qu'elle a composé avec Hans Bots, *La République des Lettres*, Belin-De Boeck, 1997.

4) **Occasion de citer deux livres déjà anciens que j'adore: de Anthony Grafton, *Defenders of the Text. The Traditions of Scholarship in the Age of Science, 1450-1800, Harvard UP, 1991*, à lire avec *A Social History of Truth. Civility and Science in Seventeenth-Century England*, The University of Chicago Press, 1994.**

Le Cabinet de travail d'Erasme
(Maison d'Erasme, Bruxelles)

PETITION AGAINST
THE REDUCTION OF PASOLINI TO AN “ORGANIC INTELLECTUAL”

The author of the *Scritti Corsari* cut through Italian culture like a buccaneer. He never sailed under a flag. He gathered together his "scandalized" interventions on current affairs in a spontaneous way, analyzing small sequences of life that were happening before his eyes. For him, the result of the referendum on divorce of May 13, 1974, was a defeat, not only for the Vatican, but also for the Communist Party, which seemed to him somewhat surprised by a victory it had not foreseen. In his eyes then, the two Italian “Churches” of the time lost, while respect for the person won, along with the sense of freedom, and moral non-violence – namely, the “total, absolute, and imperative lack of any form of moralism”.

The author of *Lutheran Letters*, collected his last published writings together shortly before his death, placing them under the banner of the great heretic of Eisleben, the man who opened the way to the decline of the principle of authority in the west and this by upholding the value of his own speech against the two main authorities of his time: the Church and the Emperor. The heretic is the man who chooses, and in the first pages of his book, addressing the ideal reader, Pasolini writes: “Just as I chose you, you chose me… If you are not a miracle, then you are an exception. Yes, it is true… What could I find better to make my text at least literally exceptional?”

The author of *The Street Kids, A Violent Life*, and the director of *Accattone*, was able to describe various strata of humanity on the margins of the social classes: men, women and children whom he had really known in the course of his life. Italian society, caught up in what Pasolini refers to as an “anthropological mutation”, forgot about them, or at least tried not to look at them because they could not be placed in the sociological categories that would have allowed them to be recognized by the authorities.

We firmly demand that Pier Paolo Pasolini, who was surely the freest intellectual of our recent history, be respected for what he was and continues to be in his writings. At the time when high-ranking politicians in Italy were qualified as “race horses”, Pasolini was a “Maverick”, the name given in the West to wild horses that do not bear the mark of any owner. We refuse to allow Pasolini to be debased or reduced to being “the organic intellectual”. We refuse to allow any political Church to appropriate him by marking him with the label of a political party, which is what the Democratic Party, the *Partito Democratico*, are currently trying to do by naming a school of political formation after him. —*Trans. Philip Dravers*

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Chroniqueurs
(à venir)
Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

scientifiques européennes (4).

Le discours de la science prenant son essor s'apprêtait à essorer (pardon !) le malheureux Etat libre des lettrés, son usage inédit de la lettre surclassant l'antique. Le nouveau discours réussira en effet à séduire un maître que jadis vampaient les rhéteurs, poètes et littérateurs d'un « âge de l'éloquence » déjà régnant dans l'Athènes de Périclès. Tout humaniste en porte encore le deuil. Alors commença la science sans conscience et la ruine de l'âme qu'évoque Rabelais. Il fallait ça pour que Freud vienne, découvre l'inconscient et invente la psychanalyse.

Ce qui a ruiné la République des Lettres de nos pères, basée sur le savoir textuel, c'est le discours de la science. C'est pourquoi la nôtre de République devra inclure, sinon les Sciences, du moins l'épistémologie, l'histoire des sciences et l'analyse de la structure de leur discours, avec ses impasses constitutives (tout discours a ses impasses).

Il n'est que de lire les écrits où les scientifiques confessent leur sentiment de la vie, leurs affres devant l'immensité des pouvoirs dont ils sont le vecteur souvent acéphale pour être saisi par l'opacité que leur oppose leur désir de savant, par l'angoisse que cette opacité suscite, par les divertissements pascaliens qu'ils multiplient pour leurrer cette angoisse. Les mathématiques ne font pas exception. Du magnifique naufrage de Grothendieck englouti dans les milliers de pages de ses « gribouillis » au *gay sçavoir* où Cédric Villani retrouve le sens de ce qu'il invente hors sens, tout un champ se déploie devant nous qui attend ses interprètes.

Et on aperçoit en un éclair pourquoi ce n'est que du discours de l'analyste que pouvait surgir la notion d'une nouvelle République des Lettres incluant le discours de la science. Cela tient à ce qu'est l'instance de la lettre dans la psychanalyse, et qui n'est ni la lettre des lettrés ni la lettre de ceux qui chiffrent : elle permet de les penser ensemble.

On comprend aussi par là pourquoi l'*Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne 1450-1950* dirigée par Marc Fumaroli (PUF, 1999) devait s'abstenir de mentionner l'écrit de Lacan, « L'instance de la lettre, ou la raison depuis Freud », alors que l'importance historique de ce texte était

avérée, qui lança dans le monde entier l'usage du couple « métaphore et métonymie » de Jakobson. Ne fût-ce qu'au titre ravalé de phénomène de mode, de société, il avait sa place marquée dans le dernier chapitre, « La réhabilitation de la rhétorique au XX^e^ siècle », confié à l'acribie d'Antoine Compagnon. Pour que le prince des érudits de notre temps et son héritier au Collège de France se soient dispensés en l'honneur de Lacan de cette exigence d'exhaustivité qui fait l'honneur du discours universitaire, il faut supposer des motifs bien puissants. Je les crois de structure, car je ne vois chez nos deux érudits aucune animosité envers la personne des analystes.

Je n'en veux pour preuve que la confidence charmante que me fit spontanément Marc Fumaroli la seule fois où j'eus l'avantage de parler au Maître dans une rencontre de hasard. Oui, j'étais là, me dit-il, au séminaire de Lacan, en janvier 1964, quand vous l'avez interpellé un peu vivement à la surprise générale. Le jeune Marc furtif chez Lacan ? Qui l'eût dit ?

Cependant, aux dires de Di Ciaccia, le jeune Angelo, depuis cardinal Scola et patriarche de Venise puis Milan, était un peu dans le même cas : il visita Lacan rue de Lille. Qui l'eût cru ?

Enfin, il faut jeter les dés. Je ne vais pas conclure sur une pirouette. Je veux ma République des Lettres. Pourquoi attendre ? Les générations d'analystes qui m'entourent, en Europe, en Amérique latine, sont tellement plus brillantes et cultivées, que les quelques malheureux qui souffraient sous Lacan toujours plus méprisant et rageur.

On me dira que l'ambition est belle, mais est-ce « jouable » ? Je réponds que oui. Le monde latin, en Europe comme en Amérique, attend toujours quelque chose des Français, et en tous les cas autre chose que nos gémissements sur la dureté des temps, notre nostalgie d'on ne sait quel âge d'or et nos querelles de boutique. Ils attendent notre résurrection et celle des Lumières au XXI^e^ siècle. Que ledit monde latin admette encore notre *leadership* (*sic*) en la matière : quelle chance ! Et les meilleurs des universitaires érudits de langue anglaise sont nécessairement enracinés dans les savoirs de la vieille Europe.

La République des Lettres ! Cette nymphe, je la veux perpétuer. Il

faut que je lui fasse tout de suite un enfant. Ce seront des Conversations (encore Fumaroli !). Je dis : *les Conversations du Jardin du Luxembourg*. Elles se tiendront au 1, avenue de l'Observatoire, autour d'une lourde table carrée en bois massif, dans une pièce jouant les rotondes. Pour que tout soit parfait, dans l'idéal, la première de ces Conversations, ce serait quelques heures avec vous, cher Marc Fumaroli.

Sollers viendrait sûrement. Antoine Compagnon, avec qui je m'entendais si bien jadis, autour de Barthes, à Cerisy, serait là. Blandine Kriegel m'a déjà assuré cet après-midi que le projet l'enchante. On me dit que vous ne manquez aucun *Corneille* de Brigitte Jaques. Brigitte serait là avec son mari Gérard et son ami, le mien aussi, François, Regnault de son nom. On inviterait un ou deux ou trois historiens des sciences, des chercheurs du Collège, des jeunes psychanalystes, et pour le liant, j'ai une romancière souriante qui débute, aussi actrice confirmée, ma voisine, Aure Atika. Réécrit, cela donnerait un petit livre charmant et plein de choses, très français, qui ferait des émules autour du monde.

Comme dirait Marlon Brando, est-ce une offre que vous pouvez refuser, cher Marc Fumaroli ?

Avec mes sentiments respectueux et en témoignage d'admiration,

JAM

Notes

1) Voir ma conférence donnée samedi à Turin, *Eloge des hérétiques* (à paraître).
2) Cf. par exemple l'adage d'Erasme, « *Nosce tempus* ».
3) Sur la République des Lettres : de M. Fumaroli, sa conférence de 1992 sur Nicolas Peiresc ; l'ouvrage qu'il a dirigé en 2005 aux éditions Alain Baudry sur *Les premiers siècles de la République des Lettres* ; la collection qu'il dirige avec Antoine Compagnon aux mêmes éditions, consacrée à la correspondance de Peiresc ; sa chaude polémique avec Jean-Pierre Cavaillé. Cf. également les ouvrages de Françoise Waquet, *Le modèle français et l'Italie savante*. *Conscience de soi et perception de l'autre dans la République des Lettres*, *1660-1750*, Rome, Ecole française de

Rome, 1989 ; et l'utile compendium qu'elle a composé avec Hans Bots, *La République des Lettres*, Belin-De Boeck, 1997.

4) **Occasion de citer deux livres déjà anciens que j'adore: de Anthony Grafton, *Defenders of the Text. The Traditions of Scholarship in the Age of Science, 1450-1800, Harvard UP, 1991*, à lire avec *A Social History of Truth. Civility and Science in Seventeenth-Century England*, The University of Chicago Press, 1994.**

Le Cabinet de travail d'Erasme